

Pierre Mertens

## Le Scribe et la Muette

Quelques jours, à peine, après la solennelle déclaration, à Paris, des *Droits de l'Homme et du Citoyen*, des insurgés vont tenter de réunir, à Bruxelles, une armée qui se donnerait pour mission d'arracher l'indépendance d'une « Confédération Belgique ». Leur devise ? « L'Union fait la force. » Un slogan qui figura longtemps sur les boîtes d'allumettes, en souvenir, sans doute, de ce feu aux poudres...

Quelques succès prometteurs mettent à mal l'Autrichien. Les provinces s'autodéterminent sous l'enseigne « États-Belgique-Unis » mais, au début de l'année 1790, et au prix d'un revirement de l'Église qui redoute une contamination des idées portées par la Révolution française, le mouvement émancipateur se divise, se saborde, et tout — pour longtemps — rentre dans l'ordre. La France, puis les Pays-Bas, relaieront l'impérialisme austriac. Durant près d'un demi-siècle...

Heureusement il y a la musique !

Il convient alors de rappeler ici que la révolution et l'indépendance belges ont été portées sur les fonts baptismaux du Théâtre de la Monnaie où l'on affichait, le 25 août 1830, *La Muette de Portici*, de Daniel-François (mais, selon certains, il se prénommaient Esprit) Auber, sur un livret de Scribe.

Petite cause, grands effets... Au moment où le chanteur La Feuillade entonne l'*aria* : « Amour sacré de la patrie / Rends-nous l'audace et la fierté ! / A mon pays, je dois la vie. / Il me devra la liberté !/ », c'est le délire, la majorité du public se lève, quitte la salle, envahit la place... On s'en va casser les vitres d'un journal gouvernemental puis d'une usine.

Émeute que d'aucuns ont jugée sans doute prématurée mais cependant attendue, logique et, au fond, inscrite dans ce qu'on n'appelait pas encore — et dans ce qu'on n'appellerait, sans doute, plus aujourd'hui — « le sens de l'Histoire »...

Prêtons-y attention, un instant.

Il n'a pas manqué d'historiens pour conclure que cette manifestation anti-hollandaise menaçant de basculer dans l'anarchie, et de dégénérer en pillage, la classe bourgeoise s'arma et veilla au maintien de l'ordre.

Un autre\* a montré, cependant, que l'émeute, inspirée par la révolte des ouvriers-imprimeurs qui grondait à Paris, s'était fomentée, préparée, organisée non à l'intérieur du théâtre mais dans les rues.

---

\* Maurice Bologne, *L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique*, 1929. Réédité par *Critique politique*, n° spécial 9, juillet 1981.

Pourtant c'est cette image d'une révolution surgissant sur une scène lyrique que l'on retiendra et qui prêtera, définitivement, aux journées d'août 1830 leur visage de révolution bourgeoise...

Ce ne dut pas être innocemment, bien entendu, qu'on créa, qu'on retint, dans la mémoire nationale, un événement dont toute composante prolétarienne et paysanne se trouvait évacuée.

Confiscation de tout ce qui pouvait rappeler, de près ou de loin, une vraie révolution. C'est une captation d'héritage. Elle est, d'ores et déjà, consommée.

Mais affectons donc de prêter à notre Muette le don d'inspiratrice... Qu'était-ce donc que cette œuvre et comportait-elle vraiment un ferment libérateur ? Y-avait-il bien de quoi galvaniser les ardeurs révolutionnaires ?

Auber n'était pas pour rien le maître de chapelle de Napoléon III : comme tel, il figurait l'enchanteur institutionnel de la bourgeoisie française. Les admirateurs de l'œuvre se comptaient parmi ce qu'il y avait de plus mondain et de plus conformiste à l'époque.

Les lecteurs du singulier *Héros de notre temps*, de Lermontov, se souviendront peut-être que *La Muette...* est l'œuvre que va écouter, au milieu d'un parterre de boyards et de snobs, à l'Opéra de Saint-Petersbourg, le protagoniste, Pietchorine, ce personnage trouble, ténébreux, morbide, que guette le spleen, et qui, d'ailleurs, à l'instar des révolutionnaires bruxellois, quitte la salle avant la fin...

Soyons attentifs, surtout au titre de l'œuvre, bien entendu, (« bien entendu », si j'ose dire) : *La Muette de Portici*.

Notre cher pays, qui n'a pas de langue propre, mais où l'on parle un excès de langues, ce pays qui n'a pas de langue propre mais parle salement deux langues, ce pays crucifié, dans le dialogue de sourds, par deux langages abâtardis, est né sous le signe du mutisme.

Singularité d'une œuvre dont l'héroïne principale est quelqu'un qui ne chante ni même ne parle, s'il se contente de mimer ou de danser ! (Vous chantiez, j'en suis fort aise, eh ! bien, dansez maintenant. Sois belge et tais-toi.)

Il m'étonne que dans son ouvrage : *L'opéra ou la défaite des femmes\**, Catherine Clément ne mentionne même pas cette œuvre où la misère de l'héroïne apparaît cependant extrême puisque, trahie par son amant, par son destin, Fenella l'est jusque par sa voix !

Ont collaboré, en l'occurrence Esprit Auber et Eugène Scribe.

La rencontre d'un esprit avec un scribe pour produire une muette, étonnant début, tout de même, pour présider à notre destinée nationale. Il faut croire que l'esprit n'a, cependant, guère inspiré le scribe — mot qui a, comme chacun sait, deux sens : greffier, copiste, scribouillard, écrivain public mais aussi clerc, docteur de la Loi — pour qu'ils créent seulement une œuvre qui s'articule autour du silence pathétique d'une infirme...

Car la muette, bien sûr, ne se tait pas volontairement : « Elle est née comme ça. »

L'action se déroule en filigrane du soulèvement et de l'insurrection populaire des Napolitains contre l'opresseur espagnol.

---

\* Grasset, édition 1979.

Fenella, sœur muette de Masaniello, qui l'a bafouée en épousant Elvira, va se montrer pourtant assez magnanime pour protéger les deux époux au moment de la révolte, et couvrir leur fuite. Alfonso ne s'en montrera pas moins ingrat et Fenella sera cocufiée encore, par l'Histoire, cette fois, puisqu'Alfonso reviendra à la tête de ses troupes pour mater définitivement la sédition.

Ah ! Muette, je te plumerai !

Il ne reste vraiment à la pauvre Fenella qu'à se jeter dans le cratère du Vésuve qui entre alors en éruption.

Imite-t-elle là le geste fameux d'Empédocle, ce guérisseur, évocateur de morts, dont d'aucuns ont fait un demi-dieu et qui, au v<sup>e</sup> siècle avant J. C., a plongé non dans le Vésuve mais au fond de l'Etna ? (« Sur la margelle poreuse de lave qui encercle l'abîme ardent, écrit Schwob, l'éruption rejettera une sandale d'airain travaillée par le feu. »)

Il pourrait sembler significatif que la Muette conformât sa mort à celle d'un prophète que l'on n'écoutait plus...

La coïncidence est sûrement fortuite.

Du reste le livret ne paraît pas très clair : selon certains, Fenella se jette seulement dans la vide, d'une terrasse du Palais, au moment précis où le volcan entre en activité. Celui-ci n'apparaît alors, en perspective, qu'à l'arrière-plan.

Mais que nous importe ? En tout état de cause, les apprentis-guerrillers bruxellois ne seront pas restés jusqu'à ce dénouement, puisqu'ils ont quitté la salle auparavant (*La Muette de Portici* est une œuvre qu'on n'a pas, apparemment, la patience de subir jusqu'à son terme).

Il me paraît exemplaire qu'aussitôt entrevu le spectre du destin national, en la figure de la muette, on lui tourne le dos, on se précipite hors du théâtre pour aller ailleurs écrire l'Histoire !

« A mon pays, je dois la vie / Il me devra la liberté ! »

Cette liberté que l'on croit due, en effet, au point d'omettre de la conquérir vraiment. Nous en sommes toujours là.

N'avons-nous pas, symboliquement, tourné le dos à notre destin national le jour même où nous avons prétendu le rencontrer ? La procédure en divorce n'a-t-elle pas été introduite au moment même de la demande en mariage ?

Un musicologue a écrit que la première de l'œuvre, à Bruxelles, avait déclenché « le séparatisme belge ». Il voulait dire : d'avec la Hollande, bien sûr. N'importe : il ne parle ni d'indépendance, ni de révolution. Lapsus exemplaire. Ce musicologue porte significativement le nom de... Tranchefort !

En fait, la Muette et le sort qui lui est réservé n'intéressent personne. Au lendemain des incidents, le Théâtre de la Monnaie sera fermé sur l'ordre du prince d'Orange, puis rouvert quand la révolution aura déjà, dans une certaine mesure marqué des points. Mais, à ce moment, *La Muette...* aura quitté l'affiche. Et le ténor La Feuillade, sur la même scène, entonnera « La Brabançonne » !

D'où nouvelle fermeture du théâtre.

Lustres et lampions s'éteignent. Le théâtre referme ses portes sur l'énigme de notre vocation patriotique.

« J'ai parfois la tête aussi vide et morte, écrit Kierkegaard, dans le *Journal* qu'il tient de ces années-là, qu'un théâtre où l'on viendrait de jouer »...

L'esprit ne souffle plus. Le scribe a déposé sa plume.

La muette a sombré au fond du volcan, sans espoir d'être rejetée, tel Jonas du ventre de la baleine.

Comme s'il ne suffisait pas qu'elle se tût pour de bon, il fallait encore qu'elle mourût.

La Muette de Portici ? C'est la muette qu'on emporte d'ici !

Et voilà, justement, pourquoi c'est notre patrie qui est muette.